

L 1.8

M4

47092

Yves Séméria

# LE TONNEAU DE DIOGÈNE

**et autres récits philosophiques**

**Le papillon de Zuang Zi**

**L'âne de Buridan**

**Le Garçon de café de Sartre**

**Les atomes crochus d'Épicure**

**La chienne de Malebranche**

**La poupée de sel de Ramakrishna**

**L'Héloïse d'Abélard**

**La caverne de Platon**

**Le malin génie de Descartes**

**Le démon de Socrate**


**Le Billard de Hume**

**La statue de Condillac**

**La tortue de Zénon d'Élée**

**Le Cône de Bergson**

PHILOSOPHIE VAGABONDE

 Quintette

389 02327

89/3  
1

Le Tonneau de Diogène  
et  
autres récits philosophiques

Le tonneau  
de Diogène  
et  
autres récits  
philosophiques

Le tonneau de Diogène  
et autres récits philosophiques  
de Lucien de Samosate  
traduit de l'original grec  
par J. Goussier  
Paris, 1980  
128 p., 18 cm  
ISBN : 2-86570-081-X

Cet ouvrage est protégé par le Code de la pro-  
priété intellectuelle et les lois en vigueur en la  
matière. Toute réimpression ou réédition sans  
autorisation de l'éditeur est formellement  
interdite.

PHILOSOPHIE

89/3  
1

8

D<sub>1</sub>

2002-134762

Quintessence

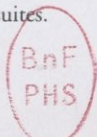
Le Tonnerre de Diofane  
et  
autres récits philosophiques

Tous droits réservés  
Éditions Quintette  
5 rue d'Uzès  
75002 Paris  
Tél. : 01 42 36 26 62  
Fax : 01 42 21 18 84

Mai 2000

ISBN : 2 86850 082 X

Cet ouvrage est protégé par le Code de la propriété intellectuelle et les lois en vigueur sur le droit d'auteur. Aucune reproduction, par quelque procédé que ce soit (incluant la photocopie et la numérisation), sans l'accord écrit de l'éditeur, n'est autorisée, sous peine de poursuites.



YVES SÉMÉRIA

# Le Tonneau de Diogène et autres récits philosophiques

Le tonneau de Diogène est un homme original de Siépe, sur les bords de la Propontide... prétendait... d'habit, de habits... de beaux espoirs...

La foule se perdit, reconnaissant et étonnée... quelques-uns prenant à dégoût... dénonçaient, à l'instigateur de leurs rixes, une charlatanerie... plus rocambolesque, en effet, et que de plus acquiescer... mesure, posé là, devant son tonneau, l'homme... propos duquel se disputent de si véhémentes... maître, rétrospectivement, le trop fameux Aristote.

À quel point était-ce un homme en désaccord... fin il choisit d'arrêter... bonne à trouver en chacun... des rigueurs sibylliques, des sentences coupées... mesures des chiens. Tous, des lors, avançaient un discours... d'une nouvelle doctrine ou, pour le moins, une maxime paradoxale... l'autre se taisait avec, naïve, une certaine arrogance.

PHILOSOPHIE VAGABONDE

DL- 02.10.2002

40115

YVES SÉMÉRIA

Le Tonneau  
de Diogène  
et  
autres récits  
philosophiques

Tous droits réservés

Éditions Quintette

1 rue de l'Éclair

75002 Paris

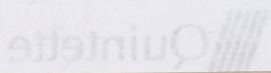
Tél. : 01 47 33 26 67

Fax : 01 47 33 19 94

ISBN 2009

ISBN 2 84945 082 X

Copyright © 2009 by Quintette  
Tous droits réservés. Toute réimpression  
ou utilisation non autorisée sans la permission  
écrite de Quintette est formellement interdite.  
La reproduction ou l'utilisation de ce livre  
dans un autre ouvrage est formellement interdite.



## LE TONNEAU DE DIOGÈNE

*Du cynisme.*

**L**E BRUIT se répandit bien vite : un jeune homme originaire de Sinope, sur les bords de la Propontide <sup>1</sup> — du moins les mieux informés le prétendaient-ils — venait d'emménager dans un tonneau, près du Metroon <sup>2</sup> ! Au spectacle, chacun voulut courir : tout ce qu'Athènes comptait d'oisifs, de badauds professionnels, de traine-sandaes, mais aussi de poètes, de beaux esprits, voire de philosophes en errance.

La foule se pressait, nombreuse et bavarde, stupéfaite et cependant blasée, moqueuse mais malgré tout attentive. Certains s'esclaffaient exagérément, quelques-uns prenaient à témoin quelques autres de la folie du monde, d'autres dénonçaient, à l'oreille de leurs voisins, une charlatanerie nouvelle. Quoi de plus rocambolesque, en effet, et quoi de plus inquiétant aussi que cet étrange locataire, posé là, devant son tonneau, jambes croisées, visage impassible et à propos duquel on colportait déjà certaines excentricités bien dignes de son maître, récemment adopté, le trop fameux Antisthène ?

À quoi donc rimait cette fantaisie du disciple ? Un homme raisonnable fait-il choix d'un toit aussi précaire, d'une retraite aussi vétuste, tout juste bonne à fourrer un cochon ou quelque autre animal de même lard ? S'y protège-t-on des rigueurs saisonnières, des mauvais coups des ivrognes ou des morsures des chiens ? Tous, dès lors, attendaient un discours pétulant, l'éloge d'une nouvelle doctrine ou, pour le moins, une maxime paradoxale. Mais l'autre se taisait avec, même, une certaine arrogance.

1. Mer Noire

2. Temple consacré à la déesse Cybèle et où l'on conservait les archives de la cité.

Les lazzis fusaient, les réflexions moqueuses et jusqu'à des interpellations obscènes, enfin, tout ce qu'on peut attendre d'une foule déçue et s'excitant elle-même dans sa déception. Et pourtant, à bien y regarder, ce n'était presque rien, un incident, un fait-divers, qui ferait autant pour la gloire d'un homme que la conquête de l'Asie tout entière.

En fait, les choses se passèrent, à peu près de la manière suivante. Peu avant son arrivée dans la ville fameuse, le jeune Diogène — puisqu'il faut bien le nommer — pria l'un de ses amis, par écrit, de lui trouver une maison ; entre-temps, il habiterait ici et là, aux dépens de la générosité publique, la payant de bons mots, ou lui contant, avec sa simplicité native, sa jeunesse un peu tumultueuse. Il avouerait, par exemple, et sans y mettre autrement d'ostentation, comment il avait été conduit à falsifier la monnaie, à l'instigation de son père, lequel gérait alors la banque d'État de Sinope et dont l'honnêteté ne s'offensait pas aisément<sup>3</sup>. Les affaires sont les affaires.

On l'écouterait, on battrait des mains, on voudrait en connaître davantage, et le brave garçon, sans se faire prier, recommencerait son récit, jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim. Peut-être une petite lueur ironique éclairerait-elle parfois son œil.

Il avait donc débarqué et il s'affirma aussitôt, en effet, comme un étonnant conteur. On l'écoutait volontiers, on exigeait d'en savoir encore plus, on le pressait de raffiner le récit, d'en fouiller outrageusement les détails.

Cependant, les jours coulaient et l'ami ne répondait point<sup>4</sup>. Diogène ne s'en alarmait pas encore ; il vivait en la joyeuse compagnie du petit peuple des artisans, des matelots, des bons à rien de toute espèce, fréquentait assidûment le vieil Antisthène, se promettait de l'imiter bientôt, en toutes choses, aussitôt son installation faite, et, de temps à autre, assistait à quelque leçon dispensée à l'Académie par le distingué Platon en personne.

3. DIOGÈNE LAËRCE, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*. Traduction Robert Genaille. Garnier-Flammarion, 1965. p. 14 [VI, 20 et suiv.].

4. *Ibid.* p. 15 [VI, 23].

Il courait la cité avec une énergie extraordinaire, hélé par les uns, apostrophant les autres, répondant à tous, le verbe un peu plus haut chaque jour, la voix plus sonore. Et, volontiers, il reprenait l'histoire de son adolescence.

Son père, donc, tenait la banque de la cité. Désireux d'assurer l'avenir de son fils, il avait poussé celui-ci à devenir inspecteur de la monnaie. Un jour, des ouvriers, conscients de son inexpérience, lui conseillèrent de se rendre à Delphes ou à Délos, afin de demander ce qu'il convenait de faire. Il interpréta mal l'oracle et se mit en devoir, l'esprit pur de toute arrière-pensée, de fabriquer de la fausse monnaie. Pris sur le fait, et voulant éviter un dur châtement, il partit en exil.

D'autres jours passèrent. Diogène songeait encore à son ami qui, probablement, se démenait sans compter pour lui dénicher un petit logis décent. Mais de nouvelles, point.

Donc, Diogène, fils d'Ikésios, avouait sans fausse modestie à ceux qui lui prêtaient une oreille indulgente — parce qu'il racontait bien, le bougre, avec toujours une imperceptible pointe de gouaille — comment, pressé par le besoin, il trafiqua l'argent à lui confié par son estimable père, comment on le découvrit, comment Ikésios fut emprisonné et mourut de chagrin, et comment, lui, Diogène, suffoquant de remords, s'embarqua pour le Pirée. Histoire éprouvante et mélancolique, que le jeune homme chantait presque comme un rapsode — comme Ion en personne.

Disert le discoureur, intarissable le discours, subjugué le spectateur.

« Mais d'où viens-tu, Diogène ? demandait un nouveau venu.

— Des bords de la Propontide.

— Et comment toi, un fils de famille, le rejeton d'un homme riche, te retrouves-tu, ici, vagabond et sans rien ?

— C'est que tu ne connais pas mon histoire, l'ami. Mon père exerçait les fonctions de banquier ; profitant de son autorité directoriale, il falsifia la monnaie sans vergogne et moi, Diogène, lorsque je l'appris, je me dénonçai pour protéger l'auguste vieillard, le vénérable auteur de mes jours. Quoi de plus naturel, en somme, que cette piété filiale ? Énée n'en avait-il pas fourni le



modèle admirable, portant son père Anchise, sur ses épaules, à travers Troie en flammes? »

On applaudissait. Que faire d'autre devant tant d'impudence bon enfant?

Cela dit, et bien dit, les semaines s'ajoutant aux semaines, Diogène se fatigua d'attendre; un jour, alors qu'il passait devant le Metroon, il aperçut une grande jarre à grains abandonnée et il prit sur-le-champ la décision d'y loger son corps et son impatience<sup>5</sup>. Quant à l'ami, il n'y songea plus jamais. On ignore la durée exacte de ce surprenant séjour mais on peut estimer qu'il fut long, encore qu'interrompu parfois pour cause de voyage ou d'esclavage.

On prit vite l'habitude à Athènes ou à Corinthe de le voir négligemment accoudé sur le sol, le corps à moitié sorti, devisant avec les uns ou les autres. On croit généralement (à juste titre sans doute) que c'est dans cette position qu'Alexandre le Grand — alors qu'il atteignait le terme de sa longue et puissante existence — vint le surprendre<sup>6</sup> au Craneion<sup>7</sup>. Le plus illustre de tous les hommes, et le plus beau, le fier politique, le stratège de génie, l'élève émérite d'Aristote, gagné depuis longtemps à la philosophie, se rendit avec son état-major jusqu'au fameux « tonneau ». C'était son pèlerinage, l'hommage que le glaive rendait au bâton, la cuirasse d'apparat au manteau doublé du cynique, le cratère d'or au bol du mendiant<sup>8</sup>.

Il se planta face à Diogène, bien droit, les mains sur les hanches.

« Eh bien, lui dit-il, te voici donc, noble chien. Dis-moi, est-ce que je t'inspire de la crainte, au moins? »

Un silence. L'autre le voyait-il, seulement? Il consentit, pourtant, à lever un peu la tête, et à examiner, un moment, son interlocuteur.

« Es-tu un homme bon ou mauvais? »

— Un homme bon, n'en doute pas Diogène!

— Pourquoi alors te craindrais-je?

5. *Ibid.* Id.

6. DIOGÈNE LAËRCE. *OUV.* cité, p. 20 [VI, 38].

7. Gymnase de Corinthe.

8. Le bâton, le manteau, le bol représentent les attributs classiques du cynique.

— Bien répondu! » repartit Alexandre, en observant par en dessous ses officiers.

Mais Diogène, déjà, reprenait sa pose familière, indifférent à l'auguste assemblée, insensible à la curiosité des Corinthiens venus en masse assister à la rencontre inattendue d'un roi du monde et d'un aboyeur patenté.

Alexandre, qui souhaitait manifester son admiration au courage et à la simplicité de son vis-à-vis — mais peut-être aussi éprouver son désintéressement — lui déclara tout à trac :

« Diogène, mon cher, je puis réaliser, sur le champ, ton désir le plus rare. Que veux-tu? Il ne te faut que parler. »

Et l'autre, avec sa nonchalance calculée, en la circonstance, lui répondit simplement : *Ôte-toi de mon soleil, tu me fais de l'ombre*<sup>9</sup>!

On imagine sans peine la stupéfaction générale, le léger mouvement de recul de la foule, devant une telle outrecuidance. Mais le grand roi eut le dernier mot : *Si je n'avais pas été Alexandre, j'aurais voulu être Diogène*<sup>10</sup>.

Diogène, et le cynisme encore moins, ne saurait se réduire à cette affaire du tonneau. Toutefois, elle marque, de façon emblématique, un état d'esprit bien spécial, illustré par des dizaines d'autres anecdotes... du même tonneau.

De quel esprit s'agit-il? Et qu'est-ce que le cynisme? En quelques mots : anticonformisme, souci d'authenticité, désir et plaisir de choquer, de renverser, de ridiculiser, par tous les moyens possibles, par la parole, le geste et le comportement. Brutalité aussi : lorsque Diogène débarque à Athènes, Antisthène le reçoit à coups de bâton. Mais le jeune homme ne se décourage pas pour autant : *Frappe, tu n'auras jamais un bâton assez dur pour me chasser, tant que tu parleras*<sup>11</sup>!

Esprit de contradiction, esprit de démolition ; prendre toujours le contrepied de ce qui se fait, de ce qui se dit, de ce qui se croit ; ainsi entrain-il au

9. DIOGÈNE LAËRCE, *OUVR. CITÉ* [VI, 38].

10. *Ibid.* [VI, 32]. Traduction Léonce Paquet in : *Les Cyniques grecs. Fragments et témoignages*. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1975.

11. DIOGÈNE LAËRCE, *OUVR. CITÉ*, p. 14 [VI, 21].

théâtre, invariablement, par le côté d'où l'on en sort : *Faire le contraire des autres, c'est à ce principe que je me suis efforcé d'obéir toute ma vie*<sup>12</sup>. Une autre fois, déambulant à reculons sous un portique, et comme on lui faisait observer l'insanité d'un tel comportement, il répondit aussitôt : *N'avez-vous pas honte de me reprocher d'aller à reculons en marchant, vous qui parcourez en marche arrière le chemin même de votre vie*<sup>13</sup> ? Remuer, inquiéter, d'où son étonnement à l'égard de Platon : *À quoi peut bien nous servir un homme qui a déjà mis tout son temps à philosopher sans jamais inquiéter personne*<sup>14</sup> ?

L'ironie, reprise directement à Socrate, tient une place de choix, et, d'une certaine façon, le cynique mène le socratisme à son terme obligé et pathétique. Platon ne disait-il pas, justement, à propos de Diogène : *C'est un Socrate devenu fou*<sup>15</sup> ? Peut-être qu'il y a moins d'indulgence pour les hommes chez le premier que chez le second, peut-être que l'ironie de l'un ne frappait pas assez fort, puisqu'elle passait au-dessus de la tête du sophiste Hippias lui-même, qui n'était pas le premier venu, de beaucoup s'en faut. Alors, tant qu'à faire, autant se lâcher, cogner un bon coup, mettre les points sur les i ou, à l'occasion, les poings sur la figure de l'importun ou du crétin. Parce que le crétin, certaines fois, ne comprend que cela. C'est ainsi qu'un jour, le riche Midias, l'abordant abruptement, le frappe avec vigueur et lui déclare, fanfaron : *J'ai déposé 3 000 drachmes pour toi à la banque* (en dédommagement). Le lendemain, Diogène se présente à lui, les mains entourées de bandelettes de cuir, comme les pratiquants du pugilat, lui martèle le visage un moment et conclut : *Voici 3 000 coups de poing que je dépose sur ta figure*<sup>16</sup> !

Est-ce encore de la philosophie ? Ou du spectacle ? S'agit-il encore d'une recherche raisonnée du Bien et du Beau, ou d'un *one man show* ? Si les cyniques prolongent Socrate en ce qui se rapporte à la méthode, qu'ils exagèrent notablement, on ne saurait affirmer en toute bonne foi qu'ils lui font honneur du

12. *Ibid.*, p. 30 [VI, 64]. Traduction inédite.

13. Trad. Léonce Paquet, ouvr. cité, p. 100 [165].

14. *Ibid.*, p. 62 [13].

15. DIOGÈNE LAËRCE, ouvr. cité, p. 26 [VI, 54].

16. *Ibid.*, p. 22 [VI, 42]. Trad. inédite.

côté de la pensée pure. Ce sont de rudes bonshommes, musclés et tonitruants, dont on craint toujours un mauvais coup par surprise ou une parole aiguisée comme un coutelas de boucher. Ils mordent, les chiens, ils déchirent à belles dents et, par là même, ils laissent voir que la raison, peut-être, ne représente pas la principale de leurs préoccupations. Ils ne font pas dans la mesure, ils sèment la zizanie et n'enseignent quasiment rien. Fins psychologues des faiblesses humaines, ils les débusquent infailliblement, les écrasent sous le talon de leur vindicte. Tout leur est bon ; ils ne dédaignent pas les plaisanteries les plus grosses à travers les jeux de mots les plus approximatifs : à un jeune homme qui se rendait à une fête, Diogène donne cet avertissement : *Attention à toi. Tu reviendras pire de cette soirée.* Le lendemain l'autre l'interpelle : *Tu vois, je ne suis pas pire qu'hier.* — *Oh si,* réplique Diogène, *tu as le derrière plus large*<sup>17, 18</sup> !

Ils ne reculent pas devant le langage obscène. On reproche au même Diogène de fréquenter assidûment les endroits mal famés. Et que dit-il ? Tantôt : *Le soleil entre bien dans les latrines sans dommage !* Mais plus souvent, on le suppose aisément, *dans son langage assez cru*<sup>19</sup> : *Le soleil entre bien dans les chiottes*<sup>20</sup> !

Voilà comment ils mordent, comme des chiens. Mais pourquoi des chiens ? En premier lieu parce que cynique signifie en grec « qui se rapporte au chien ». L'étymologie, évidemment, ne dit pas tout. Il faut remonter au fondateur de la doctrine lui-même, Antisthène, qui parlait au *Cynosarges*, « à l'enseigne du vrai chien ». Choix délibéré ou non que ce lieu-dit, l'historien ne saurait apporter là-dessus la moindre lumière. Les faits s'imposent, seuls.

Ensuite, si l'on en croit Platon, le chien possède, outre l'humeur colère, l'instinct philosophique qui en fait le modèle du gardien de l'État<sup>21</sup> ; il est philosophe authentiquement en ce qu'il sait reconnaître ce qu'il connaît et ce qu'il

17. Jeu de mots avec *χειρῶν* (pire) et *Ξειρῶν* (Chiron), le sage centaure, d'une part, et, d'autre part, Eurytion, le plus immodéré des centaures, et *euryproktos*, qui signifie, dans une traduction adoucie : celui qui a un large derrière après avoir été sodomisé.

18. DIOGÈNE LAËRCE, *ouv.* cité, p. 28 [VI, 59]. Trad. inédite.

19. LÉONCE PAQUET, *ouv.* cité, p. 86. [105].

20. DIOGÈNE LAËRCE, *ouv.* cité, p. 30 [VI, 63]. Trad. inédite.

21. *République*, II, 376 a-b.

ne connaît pas ; car celui qui sait son ignorance, celui-là ne peut que désirer apprendre ; on ne va jamais que vers ce qui nous fait défaut.

Diogène dans son tonneau est-il le chien dans sa niche ? D'une certaine façon, oui. Comme un chien, il se contente des restes, le superflu des autres devient son nécessaire. Rien ne doit se perdre. Gardien de la cité idéale régie par les lois de la nature, il est le veilleur par excellence.

Mais, au même Diogène ne disait-on pas parfois, pour le taquiner, pour l'humilier : « À la niche le chien ! » Cela vient tout de suite à l'esprit, aujourd'hui comme hier. On ne manque pas, en tout cas, de le traiter en animal soumis et méprisable. L'insulte n'est pas loin, on la pressent : « Chien ! fils de chienne ! » L'homme de Sinope sait relever le gant avec efficacité, sinon toujours avec élégance. Durant un banquet, des convives lui jettent des os à ronger, comme à un chien ; à la suite de quoi, comme un chien, il va leur pisser dessus<sup>22</sup>. Ou bien encore, Alexandre le Grand lui ayant envoyé une écuelle remplie d'os, il a ce mot : *C'est bien là une nourriture qui honore le chien que je suis, mais non pas celui qui me la fait tenir*<sup>23</sup>. Alors qu'il se restaure sur la place publique, on fait cercle autour de lui, en le traitant de chien ; et que rétorque-t-il ? *Les chiens, c'est vous, puisque vous m'entourez lorsque je mange*<sup>24</sup> ! Au bout du compte, le qualificatif ne lui semble pas si désobligeant que cela. Polyxène le dialecticien s'indignait qu'on le traitât avec tant de désinvolture ; Diogène lui fit cette réponse : *Mais toi aussi, appelle-moi chien ; Diogène ne représente qu'un nom contingent ; en fait, je suis un chien, mais un chien de race, un chien de chasse qui protège ses amis... en les mordant, si nécessaire, de manière à les rappeler à l'ordre*<sup>25</sup>. Qui aime bien châtie bien, en somme.

En dépit de quoi, les Athéniens lui portaient de l'estime et de l'affection, au point qu'un jeune homme ayant brisé son tonneau, le peuple le fessa copieusement et remplaça l'objet<sup>26</sup>. Sans verser dans une symbolique outrancière,

22. DIOGÈNE LAËRCE, ouv. cité, p. 23 [VI, 46].

23. LÉONCE PAQUET, ouv. cité, p. 75 [52]. Trad. inédite.

24. DIOGÈNE LAËRCE, ouv. cité, p. 29 [VI, 61].

25. LÉONCE PAQUET, ouv. cité, p. 66 [25]. Trad. inédite.

26. DIOGÈNE LAËRCE, ouv. cité p. 22 [VI, 43].

on admettra que le refus d'une maison transpose le refus de la ville. Si le premier philosophe est un homme civilisé, si c'est par la *civitas* ou la *polis* qu'il accède à une première méditation désintéressée, parce que libérée de la pesanteur directe de la nature, vient le temps d'un autre philosophe qui prend ses distances et revient à la nature, du moins, à un comportement tel qu'il fait voir en quelle façon on se rend indépendant des pseudo-nécessités de la civilisation aux fallacieuses valeurs. Aussitôt qu'apparue, celle-ci demande à être contestée et il faut bien qu'elle le soit pour durer. De ce point de vue, le tonneau de Diogène se plante dans les esprits de toutes les époques, solennelle protestation contre l'avachissement de la condition humaine. Mais Diogène ne le dit jamais explicitement. Sur un coup de tête, il renonce à vivre comme tout le monde et, sans le pressentir, peut-être, il place ainsi le débat philosophique à sa juste hauteur morale.

On opérerait volontiers un rapprochement avec la maison de verre de Cratès. On connaît la déclaration du successeur du Sinopien selon laquelle le sage doit pouvoir vivre dans une maison de verre. Il n'a rien à cacher pour autant qu'il se conforme à la nature humaine. Or, cette maison de verre, c'est bien une sorte d'absence de maison :

*Ma patrie n'est pas faite d'une muraille ni d'un toit,*

*Mais la terre entière est la cité et la maison*

*Mise à notre portée pour y habiter à demeure*<sup>27</sup>.

Une maison transparente, « invisible », ou pas de maison du tout, cela revient au même, n'est-ce pas ? Dédain d'un chez-soi calfeutré, d'un enfermement égocentrique, seul ou à plusieurs. L'homme sage ne craint pas les cruelles saisons ou trop chaudes ou trop froides. On sait que Diogène, l'hiver, aimait à êtreindre, nu, les statues de marbre, à marcher pieds nus dans la neige et, l'été, nu, à se rouler dans le sable brûlant. La seule demeure qui vaille, son

27. *Ibid.* [VI, 98]. Traduction L. Paquet.

propre corps, enchâssé dans la grande maison de l'univers — le cosmos. L'homme sage peut se passer de meubles et de tous les ustensiles du ménage ou de la cuisine. Ainsi, alors qu'il se dirigeait vers une fontaine, son gobelet à la main, le fils d'Ikésios aperçut un gamin en train de se désaltérer dans le creux de ses paumes ; aussitôt il se débarrassa du gobelet : *Un enfant m'enseigne la véritable frugalité. J'avais encore du superflu*<sup>28</sup>. Dépouillé de tout et offrant à tous le spectacle de son authenticité, il se masturbait en plein air parce que, par Zeus, lorsque l'envie nous en prend, pourquoi aller s'enfermer dans un coin isolé, pour cacher quoi ? Se masturber, pisser, ce sont là des fonctions naturelles honorables — sinon toujours esthétiques. Le soupir de soulagement, le sourire béat de celui qui pisse enfin, après s'être longtemps retenu, suscite un sourire complice chez le passant ; la clameur de plaisir de l'éjaculateur indispose vivement ce même passant. Plus de complicité approbative, au contraire une moue de dégoût, un mouvement de recul, la pudeur s'offense. Parce que ce plaisir s'avère trop violent ? Parce qu'il se prend solitairement ? Est-ce plus moral de jouir et de crier à deux, chacun pour soi ? On ne sait pas. Ce que l'on doit savoir, par contre, ainsi que le signale expressément le sévère Cicéron, c'est que ... *tous les hommes sains d'esprit éloignent des regards d'autrui les parties du corps dissimulées par la nature, et ils s'arrangent pour satisfaire aux nécessités naturelles le plus discrètement du monde [...]; ces choses que l'on fait sans honte, pourvu qu'on les fasse discrètement, c'est une obscénité d'en parler ; il y a bien de l'effronterie à faire ces actes en public [...]*<sup>29</sup>.

Et pour bien montrer encore son indifférence à l'égard d'une société pétrifiée dans des a priori parfaitement arbitraires, Diogène en rajoute. Après le sexe, la bouche. Le voici qui mange de la viande crue — ce qui remet en question, de façon assez primesautière, le pas décisif accompli par l'homme lorsqu'il découvre le feu et son rôle dans la transformation des aliments — et même du poulpe cru, mets répugnant entre tous s'il en fut, voire — prétend-il — de la chair humaine !

28. *Ibid.*, p. 19-20 [VI, 37]. Trad. inédite.

29. CICÉRON, *Traité des devoirs*. I, 35, 127-128. Traduction Émile Bréhier. Bibliothèque de la Pléiade, 1972.

Faire toujours tout le contraire des autres, encore une fois, jusqu'à en devenir ridicule. Cet « esprit du tonneau », cette façon de vivre avec désinvolture, de prendre le contre-pied des valeurs civilisées, fera comme la trame de toute sa vie. On en donnerait mille exemples. Est-ce à dire que Diogène se pose en ennemi de la culture? Du bon goût? Que nenni. Mais de l'abus sous toutes ses formes, d'une démesure factice et trompeuse en usant pour ce faire et de l'abus et de la démesure. En dépit de ce qu'on en pourrait penser, le cynique n'exagère que pour faire sentir à l'autre sa propre *hybris*<sup>30</sup>, sa vanité. Comment stigmatise-t-il le bavard, le redondant, le prodigue? Venant à rencontrer le brillant Platon, il le prie de lui donner un peu de vin et quelques figes sèches. En grand seigneur, l'autre lui fait apporter, sur le champ, une pleine jarre du premier et un panier des autres. Diogène, alors, se moque de lui: *Si je t'avais demandé combien font deux fois deux, aurais-tu répondu vingt? Cette richesse-là ne compte pas. Il en va ainsi, pour tout, mon ami; tu ne sais pas donner exactement ce qu'on te demande, pas plus que tu ne réponds précisément à la question posée*<sup>31</sup>. Voilà en quelle façon il faut traiter ceux qui perdent le sens de la mesure.

De tous les biens que procure la société il convient, à l'occasion, de se servir, mais jamais de se mettre à leur service. Ainsi des serviteurs. Diogène possédait, à une certaine époque, peut-être vers la fin de sa vie, un esclave; celui-ci s'enfuit. Que fit le maître? Rien. *Il serait plaisant — déclara-t-il sobremment — que Manès pût se passer de Diogène et que Diogène ne le pût de Manès*<sup>32</sup>. Dans le même ordre d'idées, à un général d'Alexandre qui menaçait de le faire mourir, il répondit: *C'est trop facile! une guêpe ou une tarentule en feraient autant. Il me semble que la seule menace qui aurait pu me troubler eut été celle-ci: je vivrais heureux même sans Diogène*<sup>33</sup>.

Lui-même connut l'esclavage (Platon, en personne, n'y échappera que de peu). Il montra ses qualités de pédagogue, son souci d'une éducation

30. Le défaut par excellence pour les Grecs: orgueil, excès, perte de tout contrôle de soi.

31. DIOGÈNE LAËRCE, *OUVR.* cité p. 16 [VI, 26]. Trad. inédite.

32. *Ibid.*, p. 27 [VI, 55].

33. *Ibid.*, p. 22 [VI, 44].



rigoureuse, lorsque Xéniade, son acquéreur, lui confia ses fils. Qu'on se remémore les faits : alors qu'il faisait voile vers Égine, des pirates s'emparèrent de lui et le menèrent en Crète pour le vendre. Dans cette circonstance difficile, il montra sa grande âme et quand le crieur, au marché, lui demanda ce qu'il savait faire, il répondit simplement : *Commander à des hommes libres*. Apercevant, peu après, un Corinthien vêtu d'une toge à franges, il l'apostropha : *Achète-moi, l'homme à la toge frangée, je vois qu'il te faut un maître*<sup>34</sup>. L'autre — Xéniade, justement — obéit sur-le-champ et plein d'admiration pour cet esclave extraordinaire, l'affranchit, mais non sans lui avoir confié le soin de veiller sur ses fils. On l'a déjà dit, Diogène remplit sa tâche avec la plus grande attention, ce qui fait bien voir que sous l'ironiste achevé se tenait, solide comme le mont Olympe même, la rectitude morale du philosophe, sa pleine volonté de forger une humanité enfin digne de son essence.

L'âge venant, son tonneau ne sera plus, si l'on veut, qu'une sorte de résidence secondaire, durant la belle saison. Ce qui lui donnait la savoureuse occasion de reprocher rétrospectivement sa mollesse à Socrate, lequel, en effet, jouissait d'une confortable maisonnette, d'un petit lit moelleux, de pantoufles fines qu'il portait de temps à autre, d'une femme et d'une ribambelle de mioches. En voilà un « petit-bourgeois » détestable<sup>35</sup> !

Doit-on croire à une nouvelle boutade enragée et bon enfant tout à la fois, ou à l'amer constat que tous les philosophes, parmi les plus grands, ne bénéficient pas tous des mêmes rissettes du destin. Il y a Platon, le richissime, Socrate, l'homme des classes moyennes et, au bout de la chaîne, Diogène, d'une pauvreté telle qu'il couche à même le sol, qu'il dort dans une jarre. Certes, par volonté. Ou bien ne l'a-t-il voulu que parce que c'était inévitable et que lorsque les événements nous échappent il faut feindre d'en être l'organisateur ?

L'épisode suivant n'apporte-t-il pas une lumière un peu inquiétante là-dessus ? Repassant à proximité du tonneau de Diogène, Alexandre, d'excellente

34. *Ibid.*, p. 34 [VI, 74]. Trad. inédite.

35. LÉONCE PAQUET, *ouv. cit.*, p. 103 [197].

humeur, comme on l'est à trente ans, après un bon repas, sous un clair soleil attique, s'écria : *Ô tonneau plein d'esprit!* Le philosophe en sortit alors et répliqua : *Ô grand Roi, je préférerais une goutte de chance à un tonneau d'esprit*<sup>36</sup> ! Oui, tout compte fait, l'esprit ne résout aucun problème et ne sert à rien, s'il ne se produit, de temps à autre, un petit événement extraordinaire qui donne à la vie un goût nouveau.

Mais, qu'est-ce que cela veut dire, la chance ? Un homme comme Diogène lui accorda-t-il jamais le moindre crédit ? À moins que cette réponse soit encore de l'esprit et du plus redoutable ? Voici comment on pourrait l'entendre : « *Ô grand Roi, je préférerais une goutte de chance à un tonneau d'esprit... contrairement à toi, à qui les dieux ont donné un tonneau de chance pour une goutte d'esprit !* »

Il faut enfin, un jour, mourir. À cette nécessité, Diogène ne prêta pas plus d'attention qu'elle n'en vaut. Soudain on cesse d'être. On se voit peut-être en train de mourir, mais on ne se voit ni on ne se sait mort. De la sorte, l'événement le plus important du monde ne touche, ni même n'effleure jamais la conscience. Point d'immortalité à espérer, à supplier. Une seule vie bien construite suffit pour goûter le sel de l'éternité — éternité qui ne tient à rien d'autre qu'à l'accord optimal entre ce que l'on est et ce que sont les choses. En conséquence de quoi, il faut s'offrir complètement à elles, sans cercueil, sans linceul, contribuant une fois encore à la vie. Diogène exigea de ses amis qu'ils jettent son corps sans l'inhumer. Seule sépulture digne d'un homme libre : le ventre des bêtes sauvages, le bec des oiseaux de proie. Un homme mort, cela ne vaut pas plus qu'un morceau de bois mort, qu'un caillou qui traîne sur le bord du chemin et cela ne mérite pas davantage d'honneurs, ni d'hommages.

On rencontre plusieurs versions de la mort de Diogène. Pour les uns, elle lui vint des chiens ; une tradition rapporte que leur disputant un poulpe, il fut

36. *Ibid.*, p. 107 [232].

37. DIOGÈNE LAËRCE, *ouvr. cité* [VI, 79]. Traduction Léonce Paquet.

mordu au talon par l'un d'eux et qu'il en périt. Diogène Laërce rédigea cette épitaphe :

*Allons, Diogène, dis-moi quel malheur t'a conduit  
dans l'Hadès? — La morsure sauvage d'un chien*<sup>37</sup>.

Ou bien est-ce à l'ingestion d'un poulpe cru qu'il dut de perdre la vie? Cette version à double face, pour le moins ironique, devait satisfaire le bon sens populaire, en ce qu'elle faisait assez bien voir que celui qui se détourne des chemins battus, celui qui marche la tête un peu trop haute, dont la nuque se raidit un peu trop fortement, dont toute la personne et toute l'existence narguent les médiocres tout autant que les puissants, ne doit pas s'étonner si le sort se retourne contre lui, tôt ou tard. Diogène se vantait d'être un chien. Il mourut par le chien, comme un chien. Il se targuait d'absorber une nourriture inhumaine, il périt par le poulpe. Quoi de plus logique en somme?

Une autre tradition qui visait à complaire aux philosophes prétend qu'il mit volontairement fin à ses jours en retenant sa respiration : *Il est monté au ciel en serrant ses lèvres sur ses dents pour retenir son souffle*<sup>38</sup>. S'étrangla-t-il plutôt de ses propres mains? D'aucuns en faisaient courir le bruit, désirant sans doute mettre en lumière la volonté et la force musculaire exceptionnelles d'un homme de quatre-vingt-dix ans, jusqu'au bout maître de sa personne et de son destin.

Mais, très probablement, cessa-t-il de vivre le plus prosaïquement du monde. Au fond cela n'importe pas. Son étoile passa de l'autre côté de l'horizon en même temps que celle du grand Alexandre, et si l'empire de l'un dura presque aussi peu matériellement que le tonneau de l'autre, si l'ombre de leur gloire n'en finit pas de se projeter sur le monde, à n'en pas douter, c'est bien du fond du tonneau que continue de jaillir, seule, la vérité vivante.

38. LÉONCE PAQUET, *ouv. cit.*, p. 94 [VI, 77].

## LE PAPILLON DE ZHUANGZI (TCHOUANG-TSEU)

*Du taoïsme.*

**Z**HUANGZI se rendait dans le royaume de Tch'ou. Il suivait un chemin sinueux, sinuant au pied de la montagne, tout en courbes douces et paresseuses. C'était un beau matin d'été que parfumaient subtilement mille fleurs cachées et que des trilles d'oiseaux divers, d'oiseux à plumes, rendaient sonore et transparent comme une timbale de verre.

Il marchait la tête un peu penchée sur l'épaule, attentif aux cailloux qui roulaient de temps à autre sous ses sandales, tout autant qu'aux minces nuages qui filaient dans l'azur. Depuis des heures déjà il avançait ainsi, tout empli du vaste monde. Un peu en contrebas coulait le fleuve Houang-ho, au cours tempétueux.

Zhuangzi ne se trouvait plus très loin, maintenant, de la passe de Hien-kou. Il l'atteindrait avant la nuit. Ses pensées couraient au-devant de lui, sans hâte et sans contorsions vaines. Simplement, elles évoquaient la personne de son ami Houei Che, le sophiste, son hôte demain, le seul ami qui lui donnait une réplique savante et hardie, le seul avec qui la dispute au lieu de fatiguer l'intelligence ne faisait que la fortifier.

« Qu'est-ce que l'infiniment grand ? demandait Zhuangzi, qu'est-ce que l'infiniment petit ? »

Houei Che plissait malicieusement les yeux : *L'infiniment grand, honorable ami, c'est ce qui n'a point de dehors, l'infiniment petit ce qui n'a pas de dedans*<sup>1</sup>.

1. D'après Zhuangzi cité par MAX KALTENMARK in : *Lao-tseu et le taoïsme*. Collection Maîtres spirituels. Éditions du Seuil, 1994.

Et les deux compères de méditer là-dessus avec toute la gravité qu'une telle définition exigeait.

*L'infiniment grand, je l'appelle le Grand Un, reprenait Houei Che, l'infiniment petit le Petit Un.*

L'un et la totalité. L'un et l'autre indifféremment. Zhuangzi reconnaissait cette théorie qui fond et confond les extrêmes, aussi appréciait-il tous ces sophismes que son interlocuteur aimait à soumettre à sa sagacité: *Le ciel est aussi bas que la terre, la montagne est aussi plate qu'un marais. Le soleil quand il atteint son midi atteint son couchant; quand un être naît, il meurt*<sup>2</sup>...

Zhuangzi souriait sans trop s'en rendre compte, mais à peine. Une lumière presque imperceptible passait sur son visage qui se recomposait aussitôt.

Alors qu'il glissait dans une nouvelle méditation, il croisa un groupe de bûcherons. Il marqua le pas pour les saluer, les autres s'inclinèrent avec une même componction et, tout de suite après, leurs haches retombaient avec un rythme mécanique sur les troncs épais, libérant des senteurs de résine et de champignon. Un seul arbre, à l'immense et abondante frondaison, demeurait debout dans la saignée végétale. Zhuangzi s'étonna poliment: « Et pourquoi donc ne touchez-vous pas à ce vénérable feuillu? »

Quelques-uns suspendirent un instant leur cognée; l'un d'entre eux, après une lente courbette fit cette réponse: « Il ne vaut rien, seigneur. Le peu qu'il nous rapporterait ne balancerait pas la peine qu'il nous coûterait. » Ainsi donc, pensa Zhuangzi, parce que son bois ne peut servir, cet arbre mourra de sa belle mort. Son maître, Laozi (Lao-tseu), ne soutenait-il pas que la seule efficacité réside dans le vide: rester sans mérite, ne point rechercher la réussite sociale, cultiver l'anonymat, se tenir loin de toute civilisation, se faire aussi inutile que possible ou, pour dire mieux, demeurer « au centre de l'anneau »?

De cela Zhuangzi se sentait convaincu. Il connaissait par cœur le *Tao-tö-king*<sup>3</sup> du saint initiateur de la doctrine qui illustre si parfaitement et si poé-

2. *Ibid.*

3. « Livre sacré du Tao et du Tö ». Ouvrage attribué à Laozi (570-490 av. J.-C.).

tiquement cette suprême valeur de la vacuité: *Les trente rais d'une roue ont en commun un seul moyeu: or, c'est là où il n'y a rien [dans le creux] que réside l'efficacité du char.*

*On façonne l'argile en forme de vase: or, c'est là où il n'y a rien que réside l'efficacité du vase.*

*On perce des portes et des fenêtres pour se faire une maison: or, c'est là où il n'y a rien que réside l'efficacité de la maison.*

*Ainsi, nous croyons bénéficier des choses sensibles, mais c'est là où nous n'apercevons rien que réside l'efficacité véritable<sup>4</sup>.*

Par associations d'idées, lui revint alors à l'esprit l'époque où le roi Wen de Tch'ou lui avait proposé une charge ministérielle. Il avait reçu l'émissaire avec bienveillance, mais l'offre alléchante d'un titre envié, honorable et prestigieux, ni même mille livres d'or qu'on y ajoutait, ne l'avaient fait fléchir. Aucun frémissement n'avait troublé sa conscience claire. Plus on s'élève, plus la chute devient mathématiquement inévitable, plus l'illusion se renforce. Nul n'y échappe, à l'exception de celui qui connaît la *voie* (Tao)...

Que cachent-elles toutes ces caresses des puissants, sinon leur propre intérêt?

Ainsi, pare-t-on le bœuf qu'on destine au sacrifice, après l'avoir engraisé; pendant des années, on le ménage, on le soigne, on le brosse avec soin; et lorsqu'enfin il atteint le bon poids, lorsque sa viande persillée ne saurait devenir plus savoureuse, on le revêt de tissus richement brodés, on enrubanne joliment ses cornes ivoirines puis, au son des flûtes, on le conduit — respectueusement — à l'autel où un coutelas sacré lui tranche le col, dans l'instant.

Que valent donc cette gloire bruyante, ces égards délicieux s'ils doivent s'achever dans le sang? Mieux vaut naître et demeurer un petit animal sale, répugnant, méconnu, qu'un bœuf magnifique dont on chante les louanges et qu'on égorge, au bout du compte, comme une simple bête de boucherie. Pour vivre heureux vivons cachés.

4. Traduction M. Kaltenmark.

Achévé d'imprimer par Dumas Imprimeur  
103, rue Paul de Vivie – 42100 Saint-Etienne  
Dépôt légal : avril 2000 – N° d'imprimeur : 35786 A

# LE TONNEAU DE DIOGÈNE

## et autres récits philosophiques

Un grand philosophe se reconnaît souvent à une notion importante, un objet symbole ou un personnage clef qui permet d'établir immédiatement la relation entre le penseur et son œuvre. On dispose ainsi d'une sorte de fiche d'identité de sa doctrine.

Ces 15 récits composent une variation sur ces traits caractéristiques en associant histoire, philosophie et fiction littéraire.

Ils nous invitent à une approche inhabituelle de quelques philosophes (parmi les plus importants) et nous guident dans une promenade plaisante et vagabonde à travers le monde des idées.

*Yves Séméria est né en 1956 à Nice où il enseigne la philosophie.*



ISBN : 2 86850 082 X

Diffusion : PUF

Éditeur : Camille Scalabre

